

## Études littéraires africaines



LÜSEBRINK Hans-Jürgen & STÄDTLER Katharina, éd., *Les littératures africaines de langue française à l'époque de la post-modernité. Etat des lieux et perspectives de la recherche*. Oberhausen (D), Athena-Verlag, Studien zu den Literaturen und Kulturen Afrikas, 2004, 248 p. - ISBN 3-89896-164-8

Malela Buata

Number 20, 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041359ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041359ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Buata, M. (2005). Review of [LÜSEBRINK Hans-Jürgen & STÄDTLER Katharina, éd., *Les littératures africaines de langue française à l'époque de la post-modernité. Etat des lieux et perspectives de la recherche*. Oberhausen (D), Athena-Verlag, Studien zu den Literaturen und Kulturen Afrikas, 2004, 248 p. - ISBN 3-89896-164-8]. *Études littéraires africaines*, (20), 69–72.  
<https://doi.org/10.7202/1041359ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Il observe avec la même attention les schémas d'urbanisme (Conakry depuis 1880 dans l'article d'Odile Goerg), les politiques foncières des villes (Catherine Baron), les films de l'exil (*Fodou* de Ababacar Samb Macaram analysé par Momar Kane), les romans anglophones de Nadine Gordimer, Achebe (Nelly Segers), Kojo Laing (Marie-Jeanne Gauffre) ou francophones de Mongo Beti et Henri Lopes (Pierre Soubias), les cartes des militaires en campagne (au Niger, par Martine Cuttier), des explorateurs (une carte de 1818 est présentée par Guy Larroux) ou des urbanistes coloniaux (malheureusement non reproduites par Sophie Dulucq).

Toujours revient ce complexe enchevêtrement entre les espaces sociaux inscrits dans une réalité tangible, et les espaces imaginaires, rêvés, surgissant dans le vocabulaire, les fictions, les attitudes, les silences de connivence conformes aux codes partagés par la communauté concernée. Ces analyses basées sur des sources nombreuses et variées permettent de conclure que partout, la situation est celle des Mossi : "un territoire est humain et non spatial" (p. 21). Les analyses semblent ainsi comme dérivées de leur objectif initial et ramenées de l'immensité géographique réelle (il s'agit surtout des villes et de la guerre) à des mondes intériorisés, des fragmentations et des recompositions inattendues qui émergent peu à peu. Il est permis de regretter l'absence de communications sur la représentation du désert, de la forêt et du fleuve qui sont des espaces identitaires pour beaucoup et sur lesquels les analyses de ce type sont indispensables aux politiques de l'environnement. Enfin, les descriptions précises de toutes ces situations séparées n'aboutissent pas à l'analyse des chocs qui surviennent dans maints endroits du continent quand, longtemps après les situations de colonisation rappelées, des plans d'aménagements variés sont les fruits d'appréhensions diverses d'un même espace.

Ce très riche ouvrage achève magnifiquement de tuer le mythe d'une réalité spatiale objective, africaine ici, pour donner tous les comportements en société comme le résultat d'une "remise en ordre" de l'espace par les imaginaires collectifs, ou personnels quand il s'agit d'œuvres littéraires. L'Afrique subsaharienne, hélas prise dans une globalité sans doute réductrice, n'aura été que le support de cette démonstration, avec ses encodages étranges pour l'Occidental. On rêverait d'une analyse inversée sur l'étrangeté des Occidentaux.

■ Dominique RANAIVOSON

■ LÜSEBRINK HANS-JÜRGEN & STÄDTLER KATHARINA, ÉD.,

*LES LITTÉRATURES AFRICAINES DE LANGUE FRANÇAISE À L'ÉPOQUE DE LA POST-MODERNITÉ. ÉTAT DES LIEUX ET PERSPECTIVES DE LA RECHERCHE.* OBERHAUSEN (D), ATHENA-VERLAG, STUDIEN ZU DEN LITERATUREN UND KULTUREN AFRIKAS, 2004, 248 p. – ISBN 3-89896-164-8.

Cet ouvrage part de l'hypothèse que les littératures africaines francophones ont orienté à leur manière les théories esthétiques et épistémolo-

giques que l'on a regroupées sous le qualificatif de "postmodernes". Par exemple, elles remettent en cause les concepts de culture ou de progrès, elles disent l'effritement du sujet comme entité autonome, etc. Partant, les contributeurs essaient de repenser le concept de "postmodernité" par rapport à celui de l'interculturalité entre les littératures européennes et africaines. Chaque contribution tente à sa manière de répondre à la question des modalités par lesquelles cette postmodernité articulée à l'interculturalité se manifeste dans les œuvres littéraires. Et ce, dans de nombreux articles sur Kourouma, Lomami-Tshibamba, Mouloud Feraoun, Norbert Zongo, Grainville et Sony Labou Tansi, Yasmina Khadra, Mudimbe, etc. Faute de place, nous ne prenons que cinq exemples pour illustrer la richesse et le dynamisme de ce livre.

Ainsi, l'article de Katharina Städtler est important à signaler parce qu'il tente de faire un état de la recherche consacrée aux littératures africaines francophones en Allemagne et en Autriche entre 1950 et 2000. Städtler explore les divers canaux de diffusion des lettres afro-francophones dans ces deux pays, ainsi que leur réception. L'auteure fait observer que la réception de ces littératures africaines écrites en langues européennes a d'abord eu lieu hors de l'Université avec le journaliste Janheinz Jahn. Ce dernier a recensé cette littérature africaine de 1951 à 1973 sous l'appellation de "littérature néo-africaine". D'autres lieux ont contribué à la faire connaître comme les manifestations diverses autour du livre (les foires, les ateliers, les festivals, les expositions, l'Église, etc.). Ensuite, elle a atteint la recherche universitaire entre 1970 et 1985, comme en témoignent les nombreuses thèses soutenues en la matière (p. 17). C'est précisément en 1979 que l'Université de Bayreuth crée la chaire de littérature francophone d'Afrique grâce notamment à János Riesz. A la suite de cette initiative s'est créé un réseau interdisciplinaire de recherche sur l'Afrique qui a rassemblé des chercheurs tant allemands qu'africains, ainsi que des collections, des revues, etc. (p. 22).

Parmi ces collaborateurs, il y a eu entre autres Justin Bisanswa qui apporte également sa réflexion dans ce collectif. Selon lui, la manière dont certaines études ont abordé le texte littéraire africain ne leur a pas permis d'éviter quelques écueils : elles ont davantage privilégié le contexte politique au détriment du texte ; elles ont pris pour argent comptant les catégories émises par la négritude, tout en considérant le roman africain comme différent du roman occidental et comme un reflet de la réalité africaine ; et elles ont postulé qu'il existait une discontinuité entre la colonisation (contestation de l'ordre colonial), la période des indépendances et postindépendances (contestation des dictatures après l'émancipation, etc.). Tout cela ne leur a pas permis, selon Bisanswa, d'envisager la littérature comme une œuvre d'art. Prenant le contre-pied de ces études, Bisanswa propose de partir de Kourouma pour tenter de combiner une approche textuelle avec une analyse institutionnelle : les œuvres de Kourouma opèrent un traitement linguistique, font un travail sur le per-

sonnel romanesque, sur les voix narratives, sur l'intertextualité, sur la conception polyphonique de l'énonciation, etc.

La contribution de Pierre Halen approche également la littérature africaine avec à la fois le souci textuel et contextuel. L'auteur revient sur *Ngando* (1948) de Paul Lomami Tshibamba, un texte charnière entre le conte "indigène" et le roman africain, qui inaugure la littérature du Congo-Kinshasa comme l'a montré par ailleurs Mukala Kadima Nzuji. Halen dégage du récit de *Ngando* l'idée qu'il y a deux univers dans ce roman : d'une part, l'univers moderne auquel est associé le mode naturaliste et d'autre part, l'univers traditionnel des croyances auquel est associé le mode merveilleux. Cette idée va lui servir d'hypothèse à partir de la quelle il interroge le statut de ces deux univers tout en se demandant en quoi Lomami renouvelle les lois du genre. Pour ce faire, l'auteur examine le contexte colonial et nous rappelle la conception du savoir qui sous-tend l'expansion coloniale au Congo. Ce savoir se disait basé sur les Lumières, les sciences et le Progrès, et s'est constitué au Congo contre l'ésotérisme des savoirs africains dits obscurantistes, primitifs et réservés aux initiés. Paradoxalement cet ésotérisme, qui a en même temps servi à justifier la différence entre *Nous et les Autres* (p. 61), a attiré et fasciné le colonisateur. En effet, le roman colonial de tendance naturaliste et documentaire dit la réalité sociale et réserve une place à ces pratiques ésotériques "indigènes" : sa représentation peut assurer une fonction superficielle (pittoresque local) qui assure un effet de réel codé, nous dit Pierre Halen ; l'ésotérisme fait alors partie d'un décor exotique, l'Autre est désigné comme autre et est exclu de la quête. Néanmoins, la représentation des croyances peut aussi être partie intégrante de la quête. L'ésotérisme est alors un obstacle, d'où la volonté de vider ses croyances de leur substance ésotérique en les ramenant au rang de folklore ; si au contraire la quête du héros européen échoue, alors la représentation de l'ésotérisme marque une altérité irréductible. Le traitement de cet ésotérisme par le roman africain est partagé entre la logique romanesque moderne naturaliste et la logique identitaire – défense a priori des traditions locales contre le regard colonial. Il doit choisir entre la fonction de maîtrise rationnelle et la fonction d'affirmation d'une identité (p. ex. valorisation des cultures précoloniales), écrit Halen. Et la voie de sortie que le roman africain va emprunter est celle d'une valorisation mitigée et limitée. C'est dans ce cadre qu'il faut réinsérer *Ngando*. Lomami dit vouloir restituer une vision du monde spécifiquement noire dans un contexte de promotion de "l'âme noire" (bantoue en l'occurrence) et de "valorisation du patrimoine ethnique". Cette voie indigéniste est empruntée par Lomami qui tente de satisfaire la demande patrimoniale tout en évitant l'ethno-littérature. De là, la position de Gaston-Denys Périer, prolongée par Pierre Halen, selon laquelle *Ngando* est un roman à part entière, évoquant la question du Mal et celle du pouvoir ; il ne peut donc être réduit à sa partie légendaire, Lomami ne faisant qu'adopter une posture indigéniste par stratégie pour se faire entendre.

Suzanne Gerhmann complète en quelque sorte cette étude en proposant d'étudier les autres productions ultérieures de Lomami (*N'Gobila des Mswata ou Mistantèle, La récompense de la cruauté*) en relation avec *Ngando*.

La contribution d'Isaac Bazié clôt l'ouvrage. Elle porte sur les problèmes de consécration littéraire par les instances internationales comme l'Académie Nobel. Bazié étudie ceux qui n'ont pas été nobélisés parmi les écrivains francophones à l'époque de la Négritude. Il remarque ainsi que dans les recommandations de la presse européenne, insatisfaite du choix de l'Académie suédoise, ne sont nullement mentionnés les noms de Damas, Césaire et Senghor, alors qu'ils inaugurent les littératures afro-francophones. Cet oubli institutionnel, tant par le Nobel que par la presse littéraire et les médias, trouve son explication dans le contexte littéraire et sociopolitique. Dans les années trente, le mouvement de la négritude est en gestation pour n'émerger que dans les années quarante. Mais sur le plan quantitatif, la production est mince. Et il n'y a alors pas grand-chose à honorer. Après les années quarante, il s'agissait de réparer la situation des avant-gardes, ignorées jusque-là par le Nobel. Dans un troisième temps enfin, il n'y avait plus d'obstacle pour distinguer un Senghor par exemple, mais sans doute que, dans le contexte de la guerre froide, son profil politique ne l'a pas aidé, sans oublier les considérations idéologiques qui ont pu écarter la littérature africaine du Prix Nobel. Ce n'est que dans les années quatre-vingt que Soyinka sera distingué, plutôt que Senghor. Pour Bazié, une telle distinction répond davantage à un changement d'horizon d'attente qui ne s'est pas fait au bénéfice de Senghor.

On le voit, les problèmes abordés par ce livre sont multiples et stimulants. Sans doute qu'une conclusion aurait été la bienvenue, d'autant que les questions concernant la postmodernité dans ses rapports à l'interculturalité nous installent au cœur des enjeux philosophiques et politiques contemporains. Mais retenons surtout qu'il y a là une invitation (et non des moindres) à pousser la réflexion plus loin.

■ Malela BUATA

■ NDIAYE CHRISTIANE (DIR.), *INTRODUCTION AUX LITTÉRATURES FRANCO-PHONES. AFRIQUE, CARAÏBE, MAGHREB. AVEC LA COLLABORATION DE NADIA GHALEM, JOUBERT SATYRE ET JOSIAS SEMUJANGA. LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, COLL. PARAMÈTRES, 2004, 276 P., BIBL. ISBN 2-7606-1875-7.*

Cette *Introduction* s'inscrit parmi les livres qui offrent une vision panoramique des littératures de la francophonie. L'ouvrage participe également à l'effort actuel visant à décloisonner les littératures francophones et à montrer la "multiplicité de paroles" engendrée par leur développement et leur autonomisation. Le texte introductif reprend les thèmes souvent évoqués de la francophonie, de la langue française dans le monde et des lit-